

LES NATURES VIVANTES D'AYALA SERFATY

Faites de feutre ou de dentelle de verre, les créations de la designer israélienne insufflent poésie et humanité aux objets du quotidien. Des œuvres à voir au PAD, au jardin des Tuileries, à Paris, jusqu'au 7 avril

DESIGN

Parmi les pièces intrigantes que les collectionneurs de design contemporain pourront voir au PAD 2019, sous une tente dressée du 4 au 7 avril au jardin des Tuileries, à Paris, se trouvent trois créations organiques d'AYALA SERFATY. Une applique façon constellation, un tabouret au relief d'écorce d'arbre et un large fauteuil moucheté, baptisé « Kuramura Pollock », en hommage au peintre américain, inventeur du *dripping*. Ils sont présentés sur le stand de Béatrice Saint-Laurent, fondatrice en 2010 de la Galerie BSL, qui représente la créatrice israélienne à Paris, quand Maison Gerard la promeut à New York.

Ayala Serfaty, 57 ans, entretient un rapport particulier, presque intime, avec ses créations. « C'est la dernière fois que je te vois », s'excuse-t-elle en caressant un fauteuil sculptural, doux au toucher comme la toison d'un mouton, mais visuellement brut comme de la terre craquelée, qui vient d'être vendu à une cliente américaine. Cette pièce, composée de 4 kilos de fibres agglomérées sur une structure en acier, lui avait demandé quelque deux mois de travail.

Cette frêle artiste aux yeux bleus délavés a inventé un procédé unique pour fabriquer des meubles

hautement originaux. Elle utilise la technique du feutre, « la première étoffe jamais inventée, primitive, qui ne nécessite aucune machine », souligne-t-elle. Dans son atelier de Tel-Aviv, elle mélange les fils de laine, de soie et de lin, ainsi que les couleurs à la manière d'un peintre. Ensuite, elle humidifie, frotte, presse la matière jusqu'à l'agglutiner et jusqu'à obtenir l'effet recherché.

Des cristaux et des coraux

Evocation d'une peau animale, de la croûte terrestre ou d'une surface rocheuse, chaque pièce est différente. L'idée du feutre s'est imposée alors que la diplômée de l'Académie des arts et de design Bezalel, à Jérusalem, devenue étudiante à l'Institut polytechnique du Middlesex de Londres, découvre dans une exposition une installation de l'artiste allemand Joseph Beuys (1921-1986) : « Je me souviens d'énormes rouleaux de feutre tapissant les murs jusqu'au plafond et d'un grand piano. J'ai ressenti la présence protectrice et la qualité acoustique du feutre, alors même que le piano ne jouait pas... » La jeune femme apprend à confectionner cette matière qu'elle applique à du mobilier.

En 1994, la galerie Artfact de Tel-Aviv expose un fauteuil de la série Sama et le succès est au rendez-vous. « Je me suis rendu compte, au



travers de ce meuble, que les gens percevaient mon message. Le temps que je passe sur chaque pièce, l'empreinte de ma main... tout ce qui me permet de fabriquer des objets que j'espère humanisés.»

À côté de ses fauteuils totems, Ayala Serfaty crée des luminaires tout aussi épatouffants. Elle chauffe de fines tiges de verre soufflées en Italie, jusqu'à ce qu'elles fondent partiellement et s'agglutinent. Petit à petit se dessinent une dentelle ou une toile d'araignée, qu'elle enrobe d'un polymère venant filtrer aussi la lumière. « La dentelle de verre ? Je l'ai découverte grâce à un travail de fin d'études d'Eytan Hall, dans le département céramique de l'Académie des beaux-arts Bezalel. J'ai eu l'idée du spray de polymère en pensant à des œuvres que j'avais admirées au MoMA, à New York : les lam-



A gauche : Clear II (2018).

ALAIN COHEN
Ci-dessus : Ayala Serfaty.
ELAD SARG PHOTOGRAPHY
Ci-contre : Kuramura Pollock (2019).
ELAD SARG PHOTOGRAPHY

une chose domestique, il s'exprimait sur les objets du quotidien, amenant confort et réconfort. En ce sens, je fais de l'art domestique.»

Ses créations habitées – dont nombre sont entrées dans les collections permanentes du London Design Museum, du Metropolitan Museum of Art ou du Cooper-Hewitt Museum, aux États-Unis... – portent des noms évocateurs. La série de fauteuils en fibres, sensuels et tutélaires, s'appelle « Rapa » (« docteur », en hébreu). On y retrouve l'idée de protection chère à Joseph Beuys, qui disait avoir été soigné et sauvé, pendant la seconde guerre mondiale, par ce matériau. Les sculptures lumineuses – avec le verre visible tels des os, des cartilages ou des veines sous sa peau de polymère – se nomment « Sama » (« corps », en grec). Elles incarnent la puissance en même temps que la fragilité des êtres humains.

Loin de peindre la nature, l'inspirée Ayala Serfaty insuffle poésie et spiritualité aux objets du quotidien. « Je mets de la vie dans des natures mortes », précise-t-elle, en espérant que « les gens passeront sur terre un bien meilleur moment en leur compagnie ». ■

VÉRONIQUE LORELLE

PAD, ouvert au public du 4 au 7 avril, au jardin des Tuileries, à Paris. Tarif : 25 euros, gratuit pour les enfants (moins de 15 ans).

ELLE ENTRETIENT UN RAPPORT PARTICULIER, PRESQUE INTIME, AVEC SES CRÉATIONS. « C'EST LA DERNIÈRE FOIS QUE JE TE VOIS », S'EXCUSE-T-ELLE EN CARESSANT UN FAUTEUIL QUI VIENT D'ÊTRE VENDU

ses Bubble de George Nelson dans les années 1950, et les luminaires des frères Castiglioni dans les années 1960.»

Le résultat ? Des éclairages comme des cristaux de neige étincelants, des nuages, des coraux ou des lichens qu'elle met au point avec l'aide d'Eytan Hall, qui fait désormais partie de son atelier où travaillent quatre personnes. Ayala Serfaty ne regrette pas son parcours de la peinture, à ses débuts, jusqu'à ce champ inexploré où fusionnent art, design et artisanat. « Il y a une telle liberté à travailler les textiles et les couleurs des fils ou celles des tiges de verre. On peut montrer ses sentiments ou ses émotions, comme dans un tableau en 3D. Dans les temps anciens, on peignait sur les murs des grottes, sur les vases de cérémonie ; il n'y avait pas l'art pour l'art. L'art était

Le PAD, une palette de 70 galeries

La 23^e édition du PAD (Paris Art + Design), événement dévolu aux collectionneurs d'art et de design, revient au jardin des Tuileries du 4 au 7 avril. Soixante-dix galeries, dont dix-huit nouveaux exposants (tels l'architecte d'intérieur Thierry Lemaire ou le marchand de Saint-Ouen, en Seine-Saint-Denis, Maison Jaune), sont au rendez-vous. Ils présentent une sélection de verres, bijoux, sculptures et objets fonctionnels (ou pas) des arts primitifs aux arts décoratifs du XIX^e siècle, jusqu'au design contemporain. Dans cette dernière catégorie, la galerie Carpenters Workshop met en vedette Nacho Carbonell avec douze de ses œuvres, tandis que la galerie Downtown de François Lafanour fait la part belle à Choi Byung-hoon. La galerie Gosserez propose un hors-les-murs, avec « La Promenade du collectionneur », dans l'Hôtel Meurice, avec une sélection d'œuvres in situ. Remis chaque année, le prix du PAD 2019 sera décerné par Marie-Laure Jousset, qui présida longtemps le design au Centre Pompidou.

Voyage au pays des métiers d'art

À la galerie des Gobelins, à Paris, une soixantaine de pièces d'exception permet de (re)découvrir les talents des régions françaises

Brodeuse d'or, céramiste, bronzier, luthier... les métiers d'art se mettent en scène jusqu'au 21 avril au Mobilier national, à Paris, dans une exposition passionnante (et gratuite) qui se parcourt tel un tour de France des régions et de leurs savoir-faire ancestraux. On revisite donc les émaux de Longwy, les poteries d'Albi, les tommettes de Salernes, les dentelles de Calais-Caudry ou les chantiers navals du Guip, en Bretagne, avec ce splendide canot à clin en bois vernis échoué, pour de vrai, au premier étage de la galerie.

Pour ce périple baptisé « Métiers d'art, signatures des territoires », organisé par l'Institut nation-

nal des métiers d'art (INMA), en partenariat avec le Mobilier national et avec le soutien de la Fondation Bettencourt Schueller, « l'idée est celle d'un carnet de voyage où le bâton de pèlerin a été remplacé par le téléphone portable et l'application gratuite Snap-Press pour approfondir, à chaque étape, ses connaissances », se félicite le commissaire Henri Jobbé-Duval.

La soixantaine de pièces exposées souligne surtout le potentiel d'innovation des métiers d'art. Des l'entrée, un mur de verre aux lames vrillées, telle une vague ondulante, donne le ton : c'est une création d'Emmanuel Barrois, restaurateur en Haute-Loire de vi-

traux de cathédrales, devenu – pour sa capacité à pousser le verre dans ses retranchements – le chouchou d'architectes comme Jean-Michel Wilmotte, Christian de Portzamparc ou Rudy Ricciotti. Non loin, ces rubans lumineux en fibres optiques du soyeux Brochier, une maison lyonnaise fondée en 1890, sont utilisés en architecture, mais également dans le domaine médical pour soigner les nouveau-nés de la jaunisse.

Étincelant aussi, le scooter Peugeot Metropolis a été entièrement habillé d'une carrosserie « couture » en aluminium façonnée main par Valentin Lallemand, sous la direction du maître d'art Hubert Haberbusch (atelier HH

Services, à Strasbourg). Le bolide de collection a été vendu récemment par Artcuriel au prix de 19 000 euros, un montant qui a financé la formation d'autres jeunes dans le Grand Est.

Des savoir-faire sans école

« Le problème de la transmission est important », souligne Hugo Canivenc, 26 ans, devant le vélo de toute beauté – selle en buffle gravée, cadre sur mesure avec découpes émeraude, jantes en bois renforcées de carbone, assistance électrique... – qu'il a fabriqué au sein de Maison Lamboite. « J'ai appris mon métier en Touraine, auprès d'un artisan caudrey qui parlait à la retraite.

C'est une chance inespérée, car ce que je fais aujourd'hui pour réaliser un vélo de luxe, c'est plein de petits métiers : usinage, soudure, polissage, rectification, travail du cuir... Il n'y a pas d'école qui vous enseigne tous ces savoir-faire ! » « Le titre de maître d'art, né en 1994 en France, permet de pallier cela », souligne Lyne Cohen-Solal, présidente de l'INMA. Inspiré du « trésor national » au Japon qui distingue les savoir-faire rares, il y ajoute une règle indispensable, propre à notre pays, la transmission à un jeune.

Des œuvres contemporaines agrémentent aussi la visite, comme cette tapisserie de Beauvais, datant de 2016, inspirée par

l'œuvre de l'artiste plasticienne Orhan. Ou ces perroquets de nuit et de jour plus vrais que nature, en porcelaine, organza et perles, du tandem Maurizio Galante et Tal Lançman, qui ont reçu une carte blanche du Mobilier national. ■

V. L.

Métiers d'art. Signature des territoires, galerie des Gobelins, 42, avenue des Gobelins, Paris. Jusqu'au 21 avril, entrée libre. Cette exposition inaugure la treizième édition des Journées européennes des métiers d'art 2019 qui, jusqu'au 7 avril, prévoit de nombreux événements dans toute la France. journéesdesmetiersd'art.fr

The Living Splendors of Ayala Serfaty

Created in felt or glass lace, the creations of the Israeli designer instill poetry and humanity into everyday objects. Works on show at PAD in the Tuileries in Paris until April 7.

Among the intriguing pieces that Contemporary Design collectors will see from April 4 through 7 at PAD 2019 Paris under a tent in the Tuileries gardens, are three organic creations by Ayala Serfaty: a constellation-like wall light, a stool resembling tree bark and a large speckled armchair baptized “Kuramura Pollock” in honor of the American painter, inventor of drip painting. These wonders are presented by Béatrice Saint-Laurent who founded Galerie BSL in 2010 and represents the Israeli designer in Paris while Maison Gerard promotes her in New York.

Fifty-seven year old Ayala Serfaty entertains a special, almost intimate relationship, with her creations. “This is the last time I will see you” she apologizes, caressing a sculptural armchair, soft to the touch like a lamb’s fleece but visually as rough as cracked earth. Just sold to an American client, this piece made of 4 kilos of fibers woven on a metal structure, required some four months of work.

This frail artist with pale blue eyes invented a unique way of creating highly original furniture. She uses the technique of felt, *“the first cloth ever invented, primitive, that requires no machinery”* she emphasizes. In her workshop in Tel Aviv, she superposes wool, silk and linen fibers mixing colors like a painter. She then humidifies, rubs, and presses the material until it transforms into its final felted form.

Crystals and Coral

Like an animal skin, the earth’s crust or a rocky surface, each piece is different. The desire to make felt emerged with the discovery of an installation by German artist Joseph Beuys (1921-1986). *“I remember enormous rolls of felt covering the walls all the way to ceiling and a large piano. I felt the protective presence and acoustic quality of the felt, even though the piano was silent...”* she explains. With a diploma from the Academy of Fine Arts of Bezalel in Jerusalem, and 10 years after her studies at Middlesex Polytechnic she learned to fashion this material and decided to apply it to furniture.

In 1994, Artifact Gallery in Tel Aviv, showed her first armchair. The success was immediate. *“I realized that through this furniture, people understood my message. The time that I spend on each piece, the imprint of my hand... everything that allows me to construct these objects that I hope to have humanized.”*

Along with her signature chairs, Ayala Serfaty creates equally breathtaking lighting sculptures. She heats fine glass rods blown in Italy until they partially melt and join together. Little by little appears a lace or cobweb-like structure that she coats with a polymer that also filters the light. *“Glass lace? I discovered it thanks to a final project by Eytan Hall in the ceramic department of the Academy of Fine Arts of Bezalel. The idea of spraying polymer came from works I had admired at the MoMa in New York,*

George Nelson's "Bubble" lamps from the 1950s and the Castiglioni brothers' lamps from the 1960s."

The result? Lights like crystals of sparkling snow, clouds, corals or lichens she perfects with the help of Eytan Hall, now part of her workshop where four people work. Ayala Serfaty does not regret her evolution from her beginnings in painting to this unexplored territory in which Art, Design and Crafts become one. *"There is such freedom in working textiles, colors, fibers or glass rods. One can express feelings or emotions like in a 3D painting. In ancient times, we painted on walls of caves or on ceremonial vases. There was no art for art. Art was a domestic thing, expressed on objects from daily life and that brought comfort and consolation. In this sense, I make domestic art."*

Her inhabited creations, a number of which have been shown at the London Design Museum and the Cooper-Hewitt Museum and are in the permanent collection of the Metropolitan Museum of Art in the United States, have evocative names. The series of sensual and protective felt armchairs is called "Rapa" ("the healer" in Hebrew). The name echoes the idea so dear to Joseph Beuys who claimed to have been treated and healed during World War II by this material. The lighting sculptures with their glass visible like bones, cartilage or veins under their skin of polymer are named "Soma" ("the body" in Greek). They are the incarnation both of the power and the fragility of human beings.

Far from copying nature, the inspired Ayala Serfaty breathes poetry and spirituality into objects from our daily lives. "I bring inanimate objects to life" she says, hoping "that people will see more splendor on Earth in their company".

By Véronique Lorelle